

L'ATHLÈTE: CET HOMME LIBRE

par Roger Bannister



Les « Quaderni dello Sport », cette belle revue du Comité Olympique National Italien, ont publié, dans leur numéro de juin 1965, le texte d'une allocution prononcée par Roger Bannister à Paris, en octobre 1963, lors d'une conférence réunie par le Conseil International pour l'Éducation Physique et le Sport. Nous le reprenons ici avec l'aimable autorisation du C.O.N.I.

Roger Bannister est né en 1929, en Angleterre, et il est aujourd'hui médecin. Cet athlète magnifique a été le premier à courir le mile en moins de quatre minutes, en 1954. Son intelligence et sa sensibilité éclatent dans son analyse de l'homme amateur de sport parce qu'épris de liberté.

De quoi donc est faite la joie que nous donnent Mozart, Cézanne ou le sport? Il faudrait être sociologue et philosophe aussi bien que médecin pour en traiter à fond. Au cœur du problème, il y a les rapports de l'esprit et du corps, et compte tenu de l'incertitude de nos connaissances dans le domaine du fonctionnement simultané du corps et de l'esprit, il n'est guère étonnant que les rapports de l'un et de l'autre nous conduisent aux limites mêmes de notre faculté de compréhension.

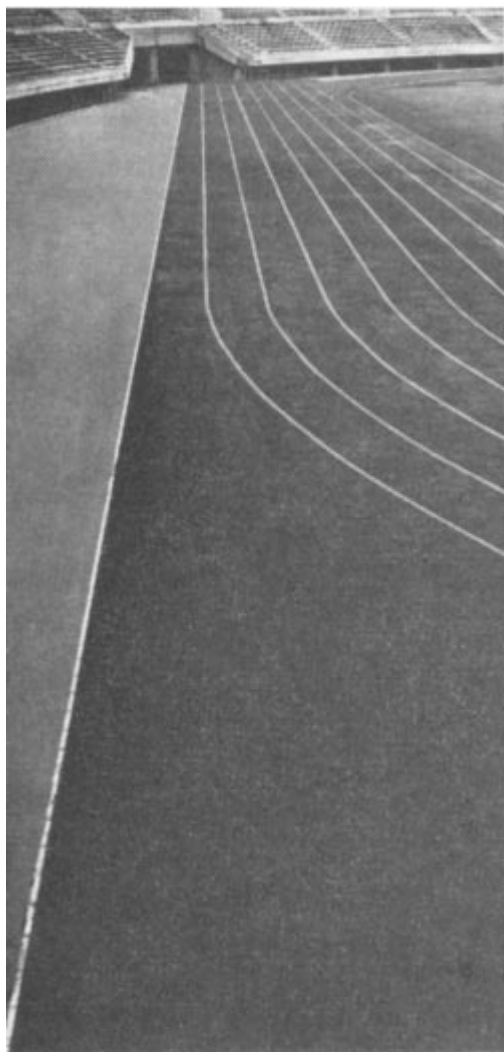
Je garde encore le souvenir très vif de l'époque où, enfant, je courais nu-pieds sur le sable humide et ferme de la plage. L'air avait une qualité particulière, comme s'il avait une vie propre. Le bruit des brisants sur le rivage éteignait tout autre bruit, et j'étais bouleversé et presque effrayé de l'émotion poignante que provoquaient en moi quelques pas. Instant intense où se découvrait une source de puissance et de beauté dont on n'eût à peine osé rêver auparavant.

Aujourd'hui la science peut chercher à tout cela une explication objective. Le sens du mouvement est un sixième sens, ou peut-être une combinaison subtile de tous les autres. C'est un sens dont beaucoup de gens n'ont pas conscience bien que l'Anglais ait toujours eu à l'étranger la réputation de s'adonner aux jeux physiques avec une passion dont il témoigne rarement dans la vie courante.

Quand nous nous livrons aux exercices corporels, de légers influx électriques se produisent sans cesse entre nos muscles bandés, nos articulations qui jouent et notre cerveau. On peut supposer que ce type de perturbation électrique dans le cerveau est une cause de plaisir, parce que, tout comme celui qui provoque la musique, il interfère en quelque manière avec les rythmes préétablis dans notre propre système nerveux. Mais il n'est point d'explication satisfaisante si elle ne rend compte de sensations plus subtiles. Représenter ceci sur le plan scientifique est tout aussi satisfaisant que d'essayer de décrire une rose à quelqu'un qui n'en a jamais vu.

Pour un athlète, le mystère demeure entier. L'athlète ne peut en dire plus, et s'il le pouvait il serait sans doute incapable de courir. Il n'en aurait plus besoin. Tel est le paradoxe.

Quelques années ont passé depuis que j'ai couru en compétition, et peut-être aujourd'hui puis-je m'y retrouver un peu mieux. Comme ceux de la vie, les problèmes du sport et d'une carrière sportive ne prennent tout leur sens que rétrospectivement. Quelle signification le sport a-t-il pour l'individu? Je pense, pour commencer, que l'adolescence est une époque de conflits et de troubles et que ces années peuvent être franchies avec plus d'équilibre si un garçon



Une parfaite solitude...

développe une activité assez intense pour toucher à la limite des possibilités de son corps et de son esprit.

Il appartient à chaque adolescent de trouver l'activité exigeante qui lui convient. Ce peut être l'escalade, la course ou la voile, ou peut-être quelque chose de tout à fait différent, ce peut n'être pas du sport. Mais l'adolescent absorbe dans son effort s'oublie lui-même et alors se réduit la marge qui sépare l'enfant de l'homme. Et plus tard, quand il aura trouvé une carrière ou qu'il obéira à quelque autre vocation, il sera étonné des forces qu'il a acquises. Alors, il ne sera plus en mesure de faire les efforts qu'auparavant il accomplissait sans même s'en rendre compte.

Par rapport au simple exercice physique, la portée même du jeu pose un problème plus difficile encore. La satisfaction intime que nous tirons des jeux est elle-même un phénomène complexe. Nous sommes heureux de lutter pour donner le meilleur de nous-mêmes, que nous pratiquions des jeux d'adresse qui exigent la rapidité du coup d'œil ou la promptitude du geste, ou des jeux athlétiques qui exigent l'effort et l'endurance.

On désire trouver dans le sport la camaraderie des âmes sœurs. Les amitiés qui se nouent lors de ce baptême du feu, si je puis employer cette métaphore, sont singulièrement durables. Tout cela, je sais que je l'ai trouvé.

Le sportif peut être heureux de pratiquer le sport de son choix, même s'il n'a aucun espoir de devenir jamais un champion. En fait, on pourrait penser que le sportif sans trophée est peut-être le plus vrai des sportifs parce qu'il aime le sport en soi et que nulle soif de gloire ne vient ternir cet amour.

Mais ce n'est pas là que cesse d'agir sur le caractère la vertu bienfaitrice du sport. Tôt ou tard, l'athlète qui cherche à exceller dans le sport qu'il a choisi se trouvera dans une situation telle qu'il ne pourra presque pas la dominer. De telles situations se présentent souvent dans la vie de tous les jours, et souvent peuvent être esquivées. On peut jouer à cache-cache avec la réalité en évitant d'affronter la vérité sur soi-même; mais pas dans le sport. Le sport touche au tréfonds de l'être avec ces alternances de succès et d'échecs.

Il s'ensuit que le sport conduit à la plus remarquable des découvertes de soi, et de ses propres limites autant que de ses qualités. Découverte pour une part physique — on apprend par exemple que la lassitude ne signifie pas que l'on est parvenu à l'épuisement. Mais surtout découverte mentale, provoquée par la tension qu'impose le sport. La

découverte de soi est plus rapide si l'on surmonte seul les premières phases de cette aventure.

En même temps que vous apprenez combien **vous** êtes loin de vous suffire à vous-mêmes, **vous** vous rendez compte de la valeur de l'aide et du secours qu'apportent les autres. Mais à moins que vous ne commenciez seul, vous ne saurez jamais reconnaître quelles sont les questions auxquelles les autres peuvent apporter les meilleures réponses et celles auxquelles vous devez répondre vous-mêmes.

Pour beaucoup d'entre nous, il n'est pas facile de passer à l'action. Nous pouvons nous laisser aller comme des feuilles poussées par le vent, nous pouvons aussi essayer d'imposer notre volonté aux événements.

Pour nous tous arrive un moment où nous sommes appelés à affronter l'équivalent métaphorique d'un signal de départ. En nous efforçant de nous représenter notre image définitive et ce que nous allons accomplir plus tard dans la vie par rapport à ce que l'athlète s'efforce d'accomplir dans l'immédiat, nous pourrions atteindre plus facilement notre but idéal.

Telles sont mes raisons pour rappeler dans un contexte moderne le point de vue du Baron de Coubertin sur la nécessité du sport en tant qu'agent d'éducation, éducation qu'il concevait à la mesure universelle. Il n'est pas d'élément qui, dans une communauté, n'en puisse bénéficier, sauf l'élément le plus déshérité sur le plan social, et même dans ces conditions la perspective de la compétition internationale peut jouer le rôle d'un aiguillon pour atteindre à la culture et au progrès. L'infirmité physique elle-même n'est pas un empêchement, comme l'a démontré le Dr Guttmann en organisant des « Jeux Olympiques » pour des hommes et des femmes qui avaient perdu la force et l'usage de leurs jambes — comme les paraplégiques — donnant à ces jeux le nom de « para-Olympiques ».

Le sport est également un signe de maturité. Il existe peut-être à la satisfaction qu'il nous donne des raisons plus profondes, que nous osons à peine admettre pour nous-mêmes, certaines raisons qui sont enfouies dans les profondeurs les plus primitives de nos esprits. Thoreau a écrit un jour: « La majorité des hommes mène une vie de tranquille désespoir. »

Nous pouvons chaque matin prendre le train qui nous mène à notre travail et à un monde ordonné à la dimension de notre bureau, nous pouvons bricoler sempiternellement sur notre voiture, mais tous, tant que nous sommes, nous cherchons encore instinctivement un peu de cette liberté que connaissaient nos lointains ancêtres.

Pour l'individu, la signification de l'exercice physique en soi est difficile à démêler de sa signification sociale. Jadis, le besoin d'aventures s'est

assouvi dans la lutte pour survivre. Mais aujourd'hui, les périls de la nature ont été pour la plupart maîtrisés, et nous cherchons tous d'autres épreuves. Il n'est peut-être pas imprudent d'expliquer la délinquance de certains par la frustration d'une virilité qui n'a su trouver d'autre exutoire. C'est le cas des hommes, si anéantis, qu'ils ont renoncé à laisser au monde quelque marque indélébile de leur personnalité.

Dans le sport, l'homme trouve une épreuve plus active que le jeu d'échecs, plus passionnante que le jardinage. Nous avons employé des machines pour conquérir la terre, la mer et les airs. Les athlètes se rendent compte que si la recherche de la vitesse en vaut la peine, elle peut aussi bien se faire sur la piste cendrée. Là, nous sentons encore que notre corps a une adresse et une énergie bien à lui, hors de ces machines que l'homme a créées et qu'il passe son temps à conduire. Là, nous nous délivrons de la claustrophobie de notre époque. Le nouveau Don Quichotte, c'est le sauteur à la perche qui court sus à l'absurde moulin de la vie moderne, ou le défie en lançant le poids.

Je crois que l'agitation collective et même la violence peuvent s'évanouir par la grâce du jeu. Le sport offre une alternative dans le train-train du loisir passif. Il offre une issue au désir de liberté, une issue qui deviendra d'autant plus décisive que la société deviendra plus étroite, plus artificielle et plus mécanisée.

Je pense qu'entre tous les sports l'athlétisme présente de grands avantages. Vous pouvez la pratiquer à votre guise, que vous travailliez pendant le jour ou pendant la nuit. Vous pouvez choisir votre activité personnelle parmi les nombreuses activités adaptées aux divers types physiques — le grand et le maigre, ou le gros et le fort. Alors que les divers jeux de ballon requièrent un don naturel, il s'agit bien davantage ici d'habileté et de persévérance. Si ce n'est en termes d'énergie et d'effort, l'athlétisme ne coûte rien de plus qu'une paire de pointes, et personne ne peut vous dire que vous ne devez pas courir plus vite ou sauter plus haut que ça. La piste est à vous, et nulle limite ne vous est imposée.

Jusqu'à présent, j'ai parlé de la signification de l'exercice physique et de la compétition en tant

qu'épreuve personnelle. La qualité de l'exploit sportif au niveau du record a peu de rapport avec sa valeur en tant que facteur de formation du caractère. Ce qui compte, c'est la victoire sur soi-même et l'amélioration de la performance, ou de faire mieux que ceux de votre catégorie, et non de mesurer votre performance par rapport à un record.

Qu'est donc cette excitation de la lutte compétitive qui vient s'ajouter à la liberté naturelle que donne le mouvement, qu'est-ce donc pour le champion de défendre à la fois l'honneur d'un club ou d'un pays aussi bien que le sien propre? Quel est l'effet du rugissement d'une foule de 50 000 personnes massées sur le stade, hurlant pour vous pousser à l'effort et s'identifiant à la défaite et au succès de chaque coureur? Que veut dire d'attendre des semaines et des mois pour une course qui ne dure que quelques minutes ou même quelques secondes? De voyager des milliers de kilomètres pour se livrer quelques secondes à un suprême effort? Je pense, comme tous les athlètes, que les Jeux Olympiques ont une place particulière, sur un tout autre plan que toutes les autres courses, toutes les autres compétitions, nationales ou internationales. Pour une part, ceci provient de la nature authentique des Jeux et de leurs origines dans la préhistoire.

Selon l'hypothèse des historiens, les Jeux Olympiques antiques sont nés de l'angoisse primitive devant l'hiver d'une terre qui pourrait ne jamais renaitre à la vie. Quand le sol était nu et la nourriture rare, qui donc pouvait promettre qu'une autre année apporterait de nouvelles moissons? Le sauveur de la moisson était celui qui portait en lui la magie de la victoire, l'athlète fils de Zeus, Dieu du ciel. Et pendant un certain temps, la simple course à pied permettait de choisir cet homme. Plus tard, la quête s'élargit: il fallait trouver l'homme qui incarnait la notion romaine de « virtus », la générosité du cœur ou la perfection. Les Jeux Olympiques modernes ont à leur tour tendu à produire un champion des champions — un Nurmi, un Zatopek, un Elliott — un héros moderne qui gardait une auréole magique et apparaissait comme un symbole des Jeux. Nous avons toujours besoin de lui, qui nous fait res-souvenir que le corps et l'esprit peuvent s'unir dans la plus haute perfection athlétique.

Je veux examiner un instant ce que signifie la compétition olympique elle-même pour les athlètes qui y participent, et pour ce faire, je diviserai les athlètes olympiques — arbitrairement, mais je l'espère, amicalement — en trois groupes. Le premier comprend ceux qui sont tout juste qualifiés dans leur équipe nationale, et qui sont certains d'être surclassés; le second, ceux qui ont des chances de gagner une médaille; le troisième enfin, ceux qui sont les favoris de la victoire.

Chose curieuse, ceux du premier groupe qui ne peuvent prétendre à une médaille ont une situation enviable, car l'on attend moins d'eux puisqu'ils sont relativement moins bien dotés. Ce ne sont pas des athlètes quelconques, bien loin de là. Ils ont lutté dur pour gagner une place dans leur équipe. Mais bien qu'ils aient la possibilité de faire l'expérience de la compétition olympique, ces athlètes ne peuvent peut-être pas apprécier la véritable essence des Jeux.

La situation de l'athlète qui a une chance de gagner une médaille est plus heureuse. Il a une position forte; il n'a rien à perdre et quelque chose à gagner. Il peut respecter et apprécier ses pairs et ses rivaux. Il bénéficie de la tension dramatique, de l'apothéose, et des réactions d'autrui et il n'oubliera jamais cette expérience. Le grand public dans le monde connaîtra les risques encourus, les controverses internationales et les petites intrigues. Cependant, il n'aura aucune idée de l'entente tacite qui existe entre les athlètes à qui l'adresse et le métier commandent un respect mutuel, quelles que soient les particularités de leur caractère ou leurs divergences politiques. On l'a souvent dit, mais il faut le redire.

Au sommet de la pyramide, voici le favori. Il a son public et sa presse qui attendent par son truchement une médaille d'or. Simple question d'arithmétique: la plupart des favoris s'en retourneront sans médaille. Je pense qu'un favori qui

L'ATHLÈTE: CET HOMME LIBRE

n'a pas gagné en sait autant que quiconque sur l'esprit olympique. Un favori qui brigue un titre olympique doit faire preuve de stoïcisme et de confiance en soi pour supporter allégrement ce fardeau, rester de bonne humeur et de bon conseil à l'égard de l'équipe qui voit en lui un modèle. Peut-être est-il compréhensible que sa jovialité paraisse un peu forcée lors du départ et sa gaieté de cœur jouée quand il agite la main sur les marches de l'avion.

Dans un court laps de temps de deux semaines, il fait une expérience qui atteint les limites de ce qui est supportable. Elle lui révélera à lui-même et peut-être aux autres une faiblesse insoupçonnée, mais peut-être lui découvrira-t-elle aussi une nouvelle force secrète. Pour une fois dans la vie, il se trouve absolument seul. Situation



Vainqueur ou vaincu, mais jamais le même homme.

parfaitement grave et sans souci. L'intensité de toute une vie paraît se concentrer en quelques instants. Qu'il gagne ou perde, le favori ne sera jamais plus le même homme. Peut-être cela l'aidera-t-il désormais à faire mieux dans un autre domaine.

Quand il en est là, il est déjà bien près — s'il est un coureur de demi-fond — d'avoir atteint, au prix de quels tourments, cette maîtrise de soi qui est le but de tout athlète. Il aura appris à bander toute son énergie mentale et physique en quelques instants. Peut-être même sera-t-il passé maître dans l'art de trouver en soi plus qu'il ne possède. Ce qui, comme l'art de monter à bicyclette, implique une ruse mentale. Le secret, c'est de perdre un moment le sens personnel des proportions. Chez les grands athlètes, ce processus débride une volonté de victoire qui reste bloquée chez leurs concurrents. La présence ou l'absence de ce phénomène constitue l'élément déterminant: si bien qu'entre la victoire et la défaite, il n'y a qu'un cheveu. L'autre élément décisif, c'est la chance mystique qui sourit au vainqueur, si bien que les vaincus se réjouissent de sa victoire.

La dernière décennie représente une phase singulière dans l'histoire du sport. On a vu paraître le nouveau professionnalisme, qui ne signifie pas seulement un sport directement ou indirectement rétribué, mais aussi que certains y consacrent tout leur temps et leur énergie à l'exclusion de toute autre activité professionnelle — ce qui est déploré avec justesse.

Chaque pays cherche à rehausser le prestige national par des prouesses physiques, que ce soit pour établir de nouveaux records de vitesse ou d'altitude en avion à réaction, ou pour s'enfoncer dans les abysses, ou escalader les plus hautes montagnes du monde. Il semble que l'on ait posé trop peu de questions sur les moyens et les mobiles; on ne cherche qu'à grandir la gloire nationale.

Moins que toute autre forme de l'athlétisme, moins peut-être que tout autre sport, la course ne peut se dégrader pour s'ajuster à cet état de choses. Il y a dix-huit ans, quand Zatopek a été le premier à courir soixante fois le même sprint de 400 m. en 60 secondes, pendant une seule séance d'entraînement, je me suis demandé s'il était encore possible de devenir un athlète international et de faire quoi que soit, hors s'entraîner.

Mais, chose étrange, personne ne m'a encore démontré de façon satisfaisante que la course de demi-fond soit une activité à laquelle il est nécessaire et souhaitable de consacrer tout son temps et toutes ses forces.

Se consacrer au sport pendant ses loisirs jusqu'au jour où son travail l'absorbera complètement, c'est le chagrin et le bonheur tout

ensemble de l'amateur à l'ancienne — une voie que tout athlète est toujours libre de choisir, si difficile et rare qu'elle soit. L'athlète qui choisit d'être payé pour faire du sport n'en est pas moins un sportif. Lui aussi peut choisir, et souvent il échange des avantages à court terme contre des problèmes à long terme. Je pense qu'il est de notre devoir de veiller à ce qu'il en soit conscient. Je pense que le sport survivra aux problèmes moraux et administratifs qui l'assaillent à présent. Pour une bonne raison: le sport a des fondements individuels et une signification individuelle, il n'est pas affaire nationale ou morale. Nous ne courons pas parce que notre pays a besoin de prestige, ni parce que nous pensons que la course nous rend meilleurs, mais parce que nous y prenons plaisir et parce que c'est plus fort que nous. Pour chacun de nous, le sport nous donne une chance de libérer une puissance qui demeurerait refoulée en nous-mêmes. Je suis sûr qu'en chaque homme réside ce besoin de lutte, et plus nos existences se limitent par ailleurs, plus il est nécessaire de trouver une issue à ce profond désir de liberté. Nul ne peut dire: «Vous ne devez pas courir plus vite que ça ni sauter plus haut que ça. » Le sportif, consciemment ou inconsciemment cherche cette satisfaction profonde, ce sens de la dignité personnelle qui apparaissent quand le corps et l'esprit sont parfaitement coordonnés et parfaitement maîtres d'eux-mêmes.

Pour un jeune homme, il y a peu de domaines qui donnent à espérer cette perfection, comme une éphémère fin en soi. Pour l'athlète, l'esprit humain est indomptable.

R. B.

(Les photographies en pages 26 et 30 sont de Ringier, Zurich.)